

Venez, divin mortel; sa folie est extrême.
 Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens;
 Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
 Quelles rencontres dans la vie
 Le sort cause! Hippocrate arriva dans le temps
 Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens
 Cherchait dans l'homme et dans la bête
 Quel siège à la raison, soit le cœur, soit la tête.
 Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau
 Les labyrinthes d'un cerveau
 L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
 Et ne vit presque pas son ami s'avancer,
 Attaché selon sa coutume.
 Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser;
 Le sage est ménager du temps et des paroles.
 Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
 Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit,
 Ils tombèrent sur la morale.
 Il n'est pas besoin que j'éale
 Tout ce que l'un et l'autre dit.
 Le récit précédent suffit
 Pour montrer que le peuple est juge récusable.
 En quel sens est donc véritable
 Ce que j'ai lu dans certain lieu,
 Que sa voix est la voix de Dieu?

FABLE XXVII.

Le Loup et le Chasseur.

Fureur d'accumuler, monstre de qui les yeux
 Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux,
 Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage!
 Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
 L'homme, sourd à ma voix comme à celle du sage,
 Ne dira-t-il jamais: C'est assez, jouissons?
 Hâte-toi, mon ami, tu n'as pas tant à vivre.
 Je te rebats ce mot, car il vaut tout un livre:
 Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc? — Des demain.
 Eh! mon ami, la mort te peut prendre en chemin:
 Jouis dès aujourd'hui; redoute un sort semblable
 A celui du chasseur et du loup de ma fable.

Le premier de son arc avait mis bas un daim.
 Un faon de biche passe; et le voilà soudain
 Compagnon du défunt; tous deux gisent sur l'herbe.
 La proie était honnête, un daim avec un faon;
 Tout modeste chasseur en eût été content;
 Cependant un sanglier, monstre énorme et superbe,
 Tente encor notre archer, friand de tels morceaux.
 Autre habitant du Styx: la Parque et ses ciseaux

* VAR. La Fontaine a écrit fan, et c'est ainsi qu'on prononce.
 * Ce mot est ici de deux syllabes.

Avec peine y mordaient; la déesse infernale
 Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
 De la force du coup pourtant il s'abattit.
 C'était assez de biens. Mais quoi! rien ne remplit
 Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
 Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
 Voit le long d'un sillon une perdrix marcher;
 Surcroit chétif aux autres têtes:
 De son arc toutefois il bande les ressorts.
 Le sanglier, rappelant les restes de sa vie
 Vient à lui, le décode, meurt venge sur son corps,
 Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse au convoiteux
 L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.
 Un loup vit en passant ce spectacle piteux
 O Fortune! dit-il, je te promets un temple.
 Quatre corps étendus, que de biens! mais pourtant
 Il faut les ménager, des rencontres sont rares.

(Ainsi s'excusent les avares.)
 J'en aurai, dit le loup, pour un mois, pour autant:
 Un, deux, trois, quatre corps; ce sont quatre semaines,
 Si je sais compter, toutes pleines.
 Commençons dans deux jours; et mangeons cependant
 La corde de cet arc: il faut que l'on l'ait faite.
 De vrai boyau; l'odeur me le témoigne assez.
 En disant ces mots, il se jette
 Sur l'arc qui se détend, et fait de la sagette
 Un nouveau mort: mon loup a les boyaux percés.

Je reviens à mon texte. Il faut que l'on jouisse;
 Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun:
 La convoitise perdit l'un;
 L'autre périt par l'avarice.

* Terme technique des chasseurs, pour exprimer l'action du sanglier quand il déchire et blesse avec ses défenses. * On appelle découverts les blessures que le sanglier a faites aux chiens avec ses défenses. * Langlois, Dictionnaire des chasses, p. 66.

* Mot déjà vieux du temps de la Fontaine, mais qu'il nous conservera, parce qu'il n'a été remplacé par aucun. Nicot l'explique très-bien par le mot latin *percupidus*.

* Sagette pour flèche, du mot latin *sagitta*, ne se disait déjà plus du temps de la Fontaine; mais il était fort en usage du temps de Marot, et même de Regnier et de Scarron.

Un trafiquant de Perse,
 Chez son voisin s'en allant en commerce,

LIVRE NEUVIÈME.

Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
 De la force du coup pourtant il s'abattit.
 C'était assez de biens. Mais quoi! rien ne remplit
 Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
 Dans le temps que le porc revient à soi, l'archer
 Voit le long d'un sillon une perdrix marcher;

FABLE PREMIÈRE.

Le Dépositaire infidèle.
 Grâce aux Filles de Mémoire,
 J'ai chanté des animaux:
 Peut-être d'autres héros
 M'auraient acquis moins de gloire.
 Le loup, en langue des dieux,
 Parle au chien dans mes ouvrages

Les bêtes, à qui mieux mieux,
 Y font divers personnages,
 Les uns fous, les autres sages
 De telle sorte pourtant
 Que les fous vont l'emportant
 La mesure en est plus pleine,
 Je mets aussi sur la scène
 Des trompeurs et des scélérats,
 Des tyrans et des ingrats,
 Mainte imprudente pécore
 Force sots, force flatteurs
 Je pourrais y joindre encore
 Des légions de menteurs;
 Tout homme ment, dit le sage.
 S'il n'y mettait seulement
 Que les gens du bas étage,
 On pourrait aucunement
 Souffrir ce défaut aux hommes,
 Mais que tous, tant que nous sommes,
 Nous mentionnons grand et petit,
 Si quelque autre l'avait dit,
 Je soutiendrais le contraire.

Et même qui mentirait
 Comme Esope et comme Homère
 Un vrai menteur ne serait
 Le doux charme de maint songe
 Par leur bel art inventé
 Sous les habits du mensonge
 Nous offre la vérité
 L'un et l'autre a fait un livre
 Que je tiens digne de vivre
 Sans fin, et plus, s'il se peut.
 Comme eux ne ment pas qui veut.
 Mais mentir comme sut faire
 Un certain dépositaire,
 Payé par son propre mot,
 Est d'un méchant et d'un sot.

Voici le fait:
 Un trafiquant de Perse,
 Chez son voisin s'en allant en commerce,

Mit en dépôt un cent de fer un jour.
 Mon fer? dit-il, quand il fut de retour,
 Votre fer! il n'est plus: j'ai regret de vous dire
 Qu'un rat l'a mangé tout entier
 J'en ai grondé mes gens; mais qu'y faire? un grenier
 A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
 Un tel prodige, et feint de le croire pourtant.
 Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
 Du perfide voisin; puis à souper convie
 Le père, qui s'excuse, et lui dit en pleurant:
 Dispensez-moi, je vous supplie,
 Tous plaisirs pour moi sont perdus.

J'aimais un fils plus que ma vie:
 Je n'ai que lui; que dis-je? hélas! je ne l'ai plus!
 On me l'a dérobé; plaignez mon infortune.
 Le marchand repartit: Hier au soir, sur la brune
 Un chat-huant s'en vint votre fils enlever;
 Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.
 Le père dit: Comment voulez-vous que je croie
 Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie?
 Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.
 Je ne vous dirai point, reprit l'autre, comment
 Mais enfin je l'ai vu, vu de mes yeux, vous dis-je;
 Et ne vois rien qui vous oblige
 D'en douter un moment après ce que je dis.

Faut-il que vous trouviez étrange
 Que les chats-huants d'un pays
 Oû le quintal de fer par un seul rat se mange,
 Enlèvent un garçon pesant un demi-cent?
 L'autre vit où tendait cette feinte aventure:
 Il rendit le fer au marchand.

Qui lui rendit sa geniture
 Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage!
 Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons?
 L'un d'eux était de ces conteurs
 Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope,
 Tout est géant chez eux: écoutez-les, l'Europe!
 Comme l'Afrique aura des monstres à foison!
 Celui-ci se croyait l'hyperbole permise.
 J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.
 Et moi, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une église.
 Le premier se moquant, l'autre reprit: Tout doux;
 On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant, l'homme au fer fut habile
 Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
 De vouloir par raison combattre son erreur
 Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

son fils, celui qu'il a engendré, Ce mot est vieux, et du style vulgaire; mais il est expressif.

* VAR. La Fontaine a écrit fan, et c'est ainsi qu'on prononce.
 * Ce mot est ici de deux syllabes.

FABLE II.

Des deux Pigeons.
 Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre ;
 L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
 Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.
 L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
 Voulez-vous quitter votre frère ?
 L'absence est le plus grand des maux :
 Non pas pour vous, cruel ! Au moins, que les travaux,
 Les dangers, les soins du voyage
 Changent un peu votre courage !
 Encor, si la saison s'avancait davantage !
 Attendez les zéphyrs, qui vous presse / un corbeau
 Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
 Je ne songerai plus que rencontre funeste,
 Que faucons, que réseaux. Hélas ! dirai-je, il pleut :
 Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
 Bon souper, bon gîte, et le reste ?
 Ce discours ébranla le cœur
 De notre imprudent voyageur ;
 Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
 L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point,
 Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
 Je reviendrai dans peu conter de point en point
 Mes aventures à mon frère
 Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
 Vous sera d'un plaisir extrême.
 Je dirai : J'étais là, telle chose m'avint :
 Vous y croirez être vous-même.
 Avec mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
 Le voyageur s'éloigna : et voilà qu'un nuage
 L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
 Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage,
 Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
 L'air devenu serein, il part, tout morfondu,
 Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;
 Dans un champ à l'écart voit du blé répandu
 Voit un pigeon auprès : cela lui donne envie.
 Mais vole, il est pris : ce blé couvrait d'un laç
 Les menteurs et traîtres appâts.
 Le laç était usé, si bien que, de son aile
 De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.
 Quelque plume y périt, et le pis du destin
 Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
 Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
 Et les morceaux du laç qui l'avait attrapé,
 Semblait un forçat échappé.
 Le vautour s'en allait le lier quand des nées
 Phrase elliptique, pour dire : Affaiblissent votre courage
 un point de vous faire changer de résolution.
 Terme de fauconnerie, qui a ici une exactitude rigoureuse.

Fable III.
Le Singe et le Léopard.
 Le singe avec le léopard
 Gagnaient de l'argent à la foire,
 Ils affichaient, chacun à part,
 L'un d'eux disait : Messieurs, mon mérite et ma gloire
 Zérez se dit lorsque le faucon enleva l'ain sa proie dans ses
 serres, ou lorsque l'avant assommée il la fit de ses serres et
 « la tient à terre. » Langlois, Dictionnaire des chasses, 1779,
 in-12, p. 117.
 Ceci confirme encore l'explication que nous avons donnée
 Pour tant, bien que mal. Location, qu'on rencontre fré-
 quemment dans nos vieux auteurs.
 Ces mots prouvent, ainsi que le remarque très-bien un des
 commentateurs de notre fabuliste, que le singe et le léopard,
 mis en scène dans cette fable, sont derrière le rideau, et sont
 censés parler par l'intermédiaire de leurs affiches respectives,
 ou des bateleurs qui les montrent.

Sont connus en bon lieu. Le roi m'a voulu voir ;
 Et si je meurs, il veut avoir
 Un manchon de ma peau : tant elle est bigarrée
 Pleine de taches, marquetée,
 Et vergetée, et mouchetée !
 La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
 Mais ce fut bientôt fait ; bientôt chacun sortit.
 Le singe de sa part disait : Venez, de grâce,
 Venez, messieurs, je fais cent tours de passé-passe.
 Cette diversité dont on vous parle tant,
 Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :
 Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
 Cousin et genre de Bertrand,
 Singe du pape en son vivant,
 Tout fraîchement en cette ville
 Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler :
 Car il parle, on l'entend : il sait danser, baller,
 Faire des tours de toute sorte
 Passer en des cerceaux ; et le tout pour six blancs :
 Non, messieurs, pour un sou ; si vous n'êtes contents,
 Nous rendrons à chacun son argent à la porte.
 Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit
 Que la diversité me plaît ; c'est dans l'esprit :
 L'une fournit toujours des choses agréables ;
 L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
 Oh ! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
 N'ont que l'habit pour tous talents !

FABLE IV.

Le Gland et la Citrouille.
 Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
 En tout cet univers, et l'aller parcourant,
 Dans les citrouilles je la treuve

¹ Par ce moyen.
² Ceci vient à l'appui de ce que nous avons dit, que les deux animaux sont cachés, et ne parlent à l'assemblée que par l'organe de ceux qui les montrent.
³ Cette expression proverbiale et comique, qu'une chose dont on veut relever l'importance arrive en trois bateaux, est ancienne, puisqu'on la retrouve dans Babelais, qui dit, l. I, ch. xvi, que la jument de Gargantua « fut amenée par mer en trois quaraques et un brigantin. »
⁴ A quoi bon, dit un commentateur de notre fabuliste, affirmer que le singe parle, qu'on l'entend, puisque cette harangue est de lui. C'est précisément parce qu'elle n'est pas de lui, que le poëte prête ces mots essentiels à l'affiche ou au bateleur qui fait ainsi parler le singe.
⁵ Vieux mot, qui vient de l'italien *bellante*, et qui signifie danser, se divertir. On le trouve fréquemment dans Rabelais et dans Marot.
⁶ Ceci confirme encore l'explication que nous avons donnée, et prouve que le singe au nom duquel on parle n'est pas en présence des spectateurs du dehors, mais qu'il est derrière le rideau.
⁷ Vieux mot pour trompe.
⁸ Non, l'amour, que je sens pour cette comédie, commentateur de notre fabuliste, qui dit : « l'usage de mettre troppe pour trompe n'était pas très-ancien ; car ce verbe est constamment écrit de cette manière et non par la nécessité de la rime, dans une pièce de Quinault, le *seul Alcibiade*, imprimée en 1658, in-12, chez A. Courbé, à Paris. Dans la scène IV du troisième acte on lit :
 Fut qu'un certain vautour, tout ce que je souhaite.
 Et dans la dédicace à Roumet, de la même pièce, on lit encore :
 Cette vérité que tout autre que vous trouverait trop hardie.
 Van. Dans toutes les éditions données par la Fontaine, ce mot est ainsi écrit : l'édition de 1709 seulement porte à tort *Gareau*. Ce nom comique n'est pas de l'invention de notre poëte ; il est dans *Cyrano de Bergerac*, donné à un des personnages du *Pédant joué*.
 Terme de fauconnerie, qui a ici une exactitude rigoureuse.

Un villageois, considérant
 Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
 A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
 Il a bien mal placé cette citrouille-là !
 Eh parbleu je l'aurais pendue
 A l'un des chênes que voilà ;
 C'eût été justement l'affaire :
 Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
 C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
 Au conseil de celui que préche ton curé,
 Tout en eût été mieux : car pour quoi, par exemple,
 Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
 Ne pend-il pas en cet endroit ?
 Dieu s'est mépris : plus je contemple
 Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
 Que l'on a fait un quiproquo.
 Cette reflexion embarrassant notre homme
 On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
 Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
 Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
 Il s'éveille ; et, portant la main sur son visage,
 Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
 Son nez meurtri le force à changer de langage.
 Oh ! oh ! dit-il, je saigne et que serait-ce donc
 S'il fut tombé de l'arbre une masse plus lourde,
 Et que ce gland eût été gourd ?
 Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison,
 J'en vois bien à présent la cause,
 En louant Dieu de toute chose,
 Garo retourne à la maison.

FABLE V.

L'Ecolier, le Pédant, et le Maître d'un jardin.
 Certain enfant qui sentait son collège,
 Doublement sot et doublement fripon
 Par le jeune âge et par le privilège
 Qu'ont les pédants de gâter la raison,
 Chez un voisin dérobaît, ce dit-on,
 Des fleurs et fruits : ce voisin, en automne,
 Des plus beaux dons que nous offre Pomone
 Le *Misanthrope* fut joué en 1666, et cette fable parut en 1678.
 L'usage de mettre *troupe* pour *troupe* n'était pas très-ancien ; car ce verbe est constamment écrit de cette manière et non par la nécessité de la rime, dans une pièce de Quinault, le *seul Alcibiade*, imprimée en 1658, in-12, chez A. Courbé, à Paris. Dans la scène IV du troisième acte on lit :
 Fut qu'un certain vautour, tout ce que je souhaite.
 Et dans la dédicace à Roumet, de la même pièce, on lit encore :
 Cette vérité que tout autre que vous trouverait trop hardie.
 Van. Dans toutes les éditions données par la Fontaine, ce mot est ainsi écrit : l'édition de 1709 seulement porte à tort *Gareau*. Ce nom comique n'est pas de l'invention de notre poëte ; il est dans *Cyrano de Bergerac*, donné à un des personnages du *Pédant joué*.
 Terme de fauconnerie, qui a ici une exactitude rigoureuse.

Avaient la fleur, les autres le rebut.
 Chaque saison apportait son tribut ;
 Car au printemps il jouissait encore
 Des plus beaux dons que nous présente Flore.
 Un jour dans son jardin il vit notre écolier,
 Qui, grimant sans égard sur un arbre fruitier,
 Gâtait jusqu'aux boutons, douce et frêle espérance,
 Avant-coureurs des biens que promet l'abondance :
 Même il ébranchait l'arbre, et fit tant à la fin

Que le possesseur du jardin
 Envoya faire plainte au maître de la classe.
 Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfants ;
 Voilà le verger plein de gens
 Pires que le premier. Le pédant, de sa grâce
 Accrut le mal en amenant

Cette jeunesse mal instruite ;
 Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un châtement
 Qui pût servir d'exemple, et dont toute sa suite
 Se souvint à jamais comme d'une leçon.
 Là-dessus il cita Virgile et Cicéron,
 Avec force traits de science
 Son discours dura tant, que la maudite engeance
 Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence
 Hors de leur place, et qui n'ont point de fin ;
 Et ne sais bête au monde pire
 Que l'écolier, si ce n'est le pédant.
 Le meilleur de ces deux pour voisin, à vrai dire,
 Ne me plairait aucunement.

FABLE VII.

Le Statuaire, et la Statue de Jupiter.
 Un bloc de marbre était si beau
 Qu'un statuaire en fit l'empiette.
 Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
 Sera-t-il dieu, table, ou culette ?

Il sera dieu : même je veux
 Qu'il ait en sa main un tonnerre
 Tremblez, humains ! faites des vœux :
 Voilà le maître de la terre.
 L'artisan exprima si bien
 Le caractère de l'idole,
 Qu'on trouva qu'il ne manquait rien

A Jupiter que la parole :
 Le mot artisan et même le mot ouvrier étaient alors mieux appropriés au style noble que le mot artiste, qu'on n'employait guère que pour désigner les hommes habiles en opérations délicates. Voyez à ce sujet les Remarques nouvelles sur la langue française, par le P. Bouhours, troisième édition, 1692, p. 94 ; et la première édition du Dictionnaire de l'Académie française, 1694, in-folio.

Même l'on dit que l'ouvrier
 Eut à peine achevé l'image
 Qu'on le vit frémir le premier
 Et redouter son propre ouvrage

A la faiblesse du sculpteur
 Le poète autrefois n'en dut guère ;
 Des dieux dont il fut l'inventeur
 Craignant la haine et la colère.

Il était enfant en ceci ;
 Les enfants n'ont l'âme occupée
 Que du continuel souci
 Qu'on ne fâche point leur poupée.
 Le cœur suit aisément l'esprit :
 De cette source est descendue
 L'erreur païenne, qui se vit
 Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassaient violemment
 Les intérêts de leur chimère
 Pygmalion devint amant
 De la Vénus dont il fut père.

Chacun tourne en réalités
 Autant qu'il peut, ses propres soignes ;
 L'homme est de glace aux vérités ;
 Il est de feu pour les mensonges.

FABLE VII.

La Souris métamorphosée en Fille.
 Une souris tomba du bec d'un chat-huant ;
 Je ne l'eusse pas ramassée,
 Mais un bramin le fit : je le crois aisément ;
 Chaque pays a sa pensée.
 La souris était fort froissée,
 De cette sorte de prochain
 Nous nous soucions peu ; mais le peuple bramin
 Le traite en frère. Ils ont en tête
 Que notre âme, au sortir d'un roi

Entre dans un ciron, ou dans telle autre bête
 Qu'il plaît au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.
 Pythagore chez eux a puisé ce mystère.
 Sur un tel fondement, le bramin crut bien faire
 De prier un sorcier qu'il logea la souris
 Dans un corps qu'elle eût en pour hôte au temps jadis.
 Le sorcier en fit une fille
 De l'âge de quinze ans, et telle et si gentille,
 Que le fils de Priam pour elle aurait tenté

Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.
 Poète est ici de deux syllabes.
 C'est à dire ne le ceda pas.
 C'est à dire plus encore que Paris ne fit pour Hélène.

Le bramin fut surpris de chose si nouvelle.
 Il dit à cet objet si doux :
 Vous n'avez qu'à choisir, car chacun est jaloux
 De l'honneur d'être votre époux.
 En ce cas je donne, dit-elle,
 Ma voix au plus puissant de tous.
 Soleil, s'écria lors le bramin à genoux,
 C'est toi qui seras notre gendre.

Non, dit-il, ce nuage épais
 Est plus puissant que moi, puisqu'il cache mes traits ;
 Je vous conseille de le prendre.
 Hé bien ! dit le bramin au nuage volant,
 Es-tu né pour ma fille ? — Hélas ! non ; car le vent
 Me chasse à son plaisir de contrée en contrée ;
 Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée.
 Le bramin fâché s'écria :
 O vent donc, puisque vent y a,
 Viens dans les bras de notre belle !

Il accourait ; un mont en chemin l'arrêta.
 L'éteuf passant à celui-là
 Il le renvoie, et dit : J'aurais une querelle
 Avec le rat ; et l'offenser
 Ce serait être fou, lui qui peut me percer.
 Au mot de rat, la damoiselle
 Ouvrit l'oreille ; il fut l'époux.
 Un rat ! un rat : c'est de ces coups
 Qu'Amour fait ; témoin telle et telle.
 Mais ceci soit dit entre nous.

FABLE VIII.

Le Fou qui vend la Sagesse.
 On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
 Prouve assez bien ce point ; mais, à la voir de près,
 Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
 Car quel époux n'est point au Soleil préférable,
 En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un géant
 Est moins fort qu'une puce ? Elle le mord pourtant.
 Le rat devait aussi renvoyer, pour bien faire
 La belle au chat, le chat au chien
 Le chien au loup. Par le moyen
 De cet argument circulaire

Pilpay jusqu'au Soleil eut enfin remonté ;
 Le Soleil eut joui de la jeune beauté.
 Revenons, s'il se peut, à la métempsyose :
 Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
 Qui, loin de la prouver, fait voir sa fausseté.
 Je prends droit là-dessus contre le bramin même ;
 Car il faut, selon son système,
 Que l'homme, la souris, le ver, enfin chacun
 Aille puiser son âme en un trésor commun :
 Toutes sont donc de même trempe ;

La balle. On nomme dieu la balle du jeu de longue paume.
 Dans les éditions de Didot aîné on lit damoiselle, mais à tort. La Fontaine se sert encore du mot damoiselle dans la fable xvii du livre III ; et ce mot, qui est le féminin de damoiseau, n'est pas le synonyme de damoiselle.

Mais, agissant diversement
 Selon l'organe seulement,
 L'une s'élève, et l'autre rampe.
 D'où vient donc que ce corps si bien organisé
 Ne put obliger son hôte
 De s'unir au Soleil ? Un rat eut sa tendresse.

Tout débattu, tout bien pesé,
 Les amies des sottises et les amies des belles
 Sont très-différentes entre elles,
 Il en faut revenir toujours à son destin
 C'est-à-dire, à la loi par le ciel établie :
 Parlez au diable, employez la magie,
 Vous ne détournerez nul être de sa fin.

FABLE VIII.

Le Fou qui vend la Sagesse.
 Jamais auprès des fous ne te mets à portée.
 Je ne te puis donner un plus sage conseil
 Il n'est enseignement pareil
 A celui-là de faire une tête éxentée.
 On en voit souvent dans les cours :
 Le prince y prend plaisir ; car ils donnent toujours
 Quelque trait aux fripons, aux sottis, aux ridicules.

Un fol allait criant par tous les carrefours
 Qu'il vendait la sagesse, et les mortels crédules
 De courir à l'achat ; chacun fut diligent
 On essayait force grimaces ;
 Puis on avait pour son argent,
 Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
 La plupart s'en fâchaient ; mais que leur servait-il ?
 C'étaient les plus moqués : le mieux était de rire,
 Ou de s'en aller sans rien dire
 Avec son soufflet et son fil.
 De chercher du sens à la chose.
 On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant
 De ce que fait un fou ? le hasard est la cause
 De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.
 Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,
 Un des dupes un jour alla trouver un sage,
 Qui, sans hésiter davantage
 Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes tout purs
 Les gens bien conseillés, et qui voudront bien faire,
 Entre eux et les gens fous métront, pour l'ordinaire,
 La longueur de ce fil ; sinon je les tiens sûrs
 De quelque semblable carence.

Vous n'êtes point trompé : ce fou vend la sagesse.
 La Fontaine fait ici allusion à Lancelot, qui, d'abord au service du prince de Condé, passa à celui du roi, qui prit goût à ses saillies.